
M A N U S C R I T

RIDICULES TÉNÈBRES

Un audiodrame

de Wolfram Lotz

traduit de l'allemand par Pascal Paul-Harang

cote : ALL16D1067

**année d'écriture de la pièce : 2014
année de traduction de la pièce : 2015**



La présente traduction est lauréate de la bourse **Theater-Transfer (tt) Transfer théâtral 2015** décernée par le Goethe-Institut, Paris, la DVA-Stiftung (Robert Bosch-Stiftung), Berlin, l'Association Beaumarchais (S.A.C.D.), Paris, l'Institut Français d'Allemagne/ Bureau du Théâtre et de la Danse, Berlin, et la Maison Antoine Vitez, Paris.

Dans ma traduction, les deux protagonistes principaux sont français et non allemands comme dans le texte allemand. Conserver leur nationalité initiale eût présenté à mon sens l'inconvénient de leur donner un destin typiquement allemand. Or ils auraient tout aussi bien pu être portugais ou canadiens : leur destin est en fait *occidental*. Wolfram Lotz a approuvé ma démarche. Je l'en remercie.

P.P.-H.

D'après *Au cœur de l'apocalypse*
de Francis Ford Conrad

I. PROLOGUE DU PIRATE SOMALIEN

Monsieur le président du tribunal,

Mon nom est Ultimo Michael Pussi,

et comme vous le savez, et comme on pouvait aussi l'apprendre dans la presse européenne, je suis un nègre noir de Somalie.

Pour faciliter les choses, je m'adresse à vous en français,

soyez compréhensifs, s'il vous plaît, cela rendra tout beaucoup plus simple, je pense.

En ce qui concerne mon identité, je peux vous fournir les indications suivantes :

je suis né pendant la saison des pluies, sous un arbre dont les fleurs embaument le matin comme les fleurs de nul autre arbre mais se referment farouchement dès midi, échappant au regard des hommes et des bêtes.

Le nom de mon père était généralement Kanok, mais parfois il se nommait aussi Poulpine, parfois il se nommait Thoardé, parfois il s'appelait Iltis, selon la personne à laquelle il parlait. De son état, il avait le métier de celui qui, dans la banlieue de Mogadiscio, cherche des choses dans la terre avec un bâton.

Ma mère s'appelait Honija, elle avait appris différents métiers : la cuisson de différents objets dans un pot de fer, le lavage du linge, le nettoyage de choses que l'on possède, la sécrétion de larmes quand on est triste, l'émission de chants quand on est plein de joie, la programmation de tableaux Excel rudimentaires, la frappe légère des chiens avec une branche morte lorsque ceux-ci deviennent trop envahissants, l'art de prodiguer le sentiment d'être en sécurité.

Je prends acte que je comparais ici devant le tribunal de grande instance de Hambourg sous l'inculpation de piraterie. Il est exact que je suis pirate. Je reconnais également les faits qui me sont reprochés à savoir l'attaque du cargo MS Taipan. Mais j'ai aussi le droit de raconter la manière dont j'ai été conduit à commettre cet acte, car j'aimerais de cette façon faire appel à votre compréhension pour la situation qui est la nôtre et qui nous contraint à agir de la sorte même si nos conditions de vie peuvent paraître étranges et totalement incompréhensibles à un Européen. Cependant :

avant de m'adonner à la piraterie, j'ai exercé le métier de pêcheur.

J'en suis arrivé à exercer ce métier grâce à mon meilleur ami, Tofdaou. Enfant, Tofdaou a toujours voulu être pêcheur. Moi, quand j'étais enfant, ça m'a toujours été complètement indifférent ce que je pourrais faire un jour. Quand j'étais enfant, j'ai toujours dit : ça m'est indifférent ce que je pourrais faire un jour, vous pouvez tous aller vous faire lubrifier.

Mais le soir, quand nous nous retrouvions tous les deux, calés dans un baril de métal, ouvert à la scie, derrière une vieille usine dans la banlieue de Mogadiscio où jadis, à l'époque coloniale, on conditionnait les bananes, le soir donc, assis dans ce tonneau ouvert à la scie derrière l'usine, Tofdaou me racontait ce qu'il savait de la pêche. Ça n'était pas grand-chose mais c'était beau et plein de passion. Et c'est ainsi qu'un jour je me mis, moi aussi, à rêver de devenir pêcheur, et Tofdaou et moi nous promîmes qu'ensemble nous deviendrions pêcheurs.

Tofdaou disait : « Quand on regarde la mer depuis la banlieue, on aperçoit là-bas beaucoup de bateaux de toutes les couleurs. Ce sont des bateaux anglais, hollandais, japonais, indiens, américains, français, allemands et chinois, et ils sont là parce que la mer de Somalie est riche en poissons magnifiques comme le ciel est riche en étoiles. Nous n'avons qu'à partir en mer et nous servir dans cette richesse. »

Et quand le moment fut venu et qu'une force fut entrée dans nos corps et que des poils eurent poussé sous nos bras,

Tofdaou et moi tressâmes des filets

et avec l'argent que Tofdaou avait hérité de sa grosse mère

et l'argent qu'il avait obtenu d'une autre façon (personne ne sait rien de précis là-dessus),

et l'argent que m'avait rapporté la vente d'un poste de radio cassé une fois réparé puis vendu sur internet,

et l'argent qu'on m'avait donné pour la construction d'un petit mur de jardin,

et l'argent que j'avais gagné par la vente d'un oiseau au plumage aux reflets bleus que j'avais attrapé à mains nues derrière la maison du vieux Olim

et l'argent que j'avais tiré de la vente d'une cassette de rap allemand,

et de l'argent que j'avais gagné en creusant un petit fossé entre deux fossés d'irrigation que d'autres gens avaient creusés,

avec cet argent

nous avons acheté un petit

bateau cabossé.

Nous l'avons baptisé *Espoir*.

(S'il y a des questions ici, eh bien, allez-y.

Si quelque chose n'était pas clair pour vous, n'hésitez pas à demander.

Bon.)

Puis notre grand jour est enfin arrivé : nous partîmes en mer sur notre bateau. Après nous être éloignés de quelques kilomètres, Tofdaou coupa le moteur et nous écoutâmes le silence.

Silence.

Alors nous nous prîmes dans les bras l'un de l'autre, nous rîmes et nous fîmes glisser les filets dans l'eau. Au bout d'un certain temps nous remontâmes les filets. Mais nous eûmes peine à en croire nos yeux : les filets étaient vides. Nous regardâmes dans la mer et nous vîmes que la mer aussi était complètement vide. Les flottes de navires de pêche anglaise, hollandaise, japonaise, indienne, américaine, française, allemande et chinoise avaient pris tous les poissons et tout ce qu'il était possible de pêcher. La mer était complètement vide, il n'y avait plus d'algues non plus, plus de plancton, plus rien, il n'y avait même plus d'eau dedans. La mer était si limpide qu'on pouvait voir au travers, de plus en plus loin, dans les profondeurs, plus rien, plus une goutte d'eau ni quoi que ce soit, tant la mer était vide, et là, tout en bas, tout en bas dans les profondeurs, Tofdaou et moi, nous voyions le fond lumineux de la mer,

mais ce n'était plus du sable, comme nous l'avions toujours pensé, mais de la colère, de la colère infinie, éternelle. Alors Tofdaou se mit à crier, il hurla comme une bête blessée et voulut se jeter en bas, dans ce vide, mais je l'ai retenu et je l'ai étreint comme une mère étreint son enfant quand les milices rappliquent, j'étreignis mon ami Tofdaou pour qu'il ne puisse pas sauter, je l'étreignis de toutes mes forces.

Nous revînmes sur la terre ferme, la nuit était déjà tombée du ciel. Tofdaou descendit du bateau sans dire un mot et disparut dans l'obscurité. Je ne savais à quel saint me vouer. Je rangeai le bateau sous une bâche et courus à travers la ville plongée dans la nuit, la tête pleine de pensées confuses. Au bout d'un certain temps, je grimpai dans un sorbier, la ville était toute silencieuse cette nuit-là, je ne percevais que de temps à autre le feu éloigné d'un nid de mitrailleuse et, lorsque le soleil se leva, je pris une résolution. Assis dans ce sorbier, je décidai de commencer des études en vue d'obtenir un diplôme de piraterie à l'Université de Mogadiscio. Je déposai plusieurs demandes d'aides financières et obtins une bourse du CROUS islamiste de Mogadiscio, une modeste rétribution de la Fondation de la Vocation du Peuple Somalien ainsi que d'autres allocations du Fond d'Encouragement de la Formation Professionnelle d'Afrique Orientale. Au cours des premiers et deuxièmes cycles, j'appris la technique de l'abordage des vaisseaux historiques et contemporains, la poursuite furtive d'un cargo par nuit noire, le tir en l'air à la mitrailleuse pour exprimer son allégresse ou à des fins d'intimidation, ainsi que l'émission de cris dans le but de forcer l'équipage étranger à se rendre. Je réussis mon diplôme avec une très bonne note.

Je n'avais plus revu Tofdaou depuis la fameuse nuit, mais après être allé chercher mon diplôme au secrétariat universitaire, je me mis à sa recherche. Car l'amitié, dans notre culture, est une valeur éminente (c'est une chose qu'il faut savoir si l'on veut nous comprendre). Je tapai donc Tofdaou sur Google et découvris rapidement qu'il était employé dans une crêperie dans un quartier déshérité de la ville. Lorsque je m'y rendis le lendemain, la gargote se révéla n'être autre chose qu'un bout de tôle ondulée sur quatre poteaux. Tofdaou y faisait des crêpes pour le compte du propriétaire éthiopien. Bien que la boutique parût bien tourner dans ce quartier, Tofdaou avait l'air très malheureux dans son travail. Je m'avançai vers lui et le serrai dans mes bras et lui dis : « Tofdaou, tu es la seule personne qui me reste au monde – je suis pirate, et je voudrais partir en mer avec notre petit bateau. Viens avec moi ! » Tofdaou en eut les larmes aux yeux, il prit la crêpe qu'il venait de cuire, la tartina d'une préparation à base de crème aigre et de céleri, la roula et la donna à un client affamé – et sans même attendre d'être payé, il jeta son tablier dans la poussière et me suivit, et nous marchâmes par les rue de Mogadiscio en chantant, et nous descendîmes jusqu'à la côte où notre bateau cabossé se trouvait encore, caché sous une bâche – *Espoir*.

Pendant que nous attendions au large de la côte (nous attendîmes plusieurs jours et plusieurs nuits), Tofdaou me raconta ce qu'il avait fait tout ce temps où j'avais poursuivi mes études. Il me dit : « Ultimo, mon ami, d'abord j'ai été déprimé de ne pas être capable de reprendre ma

vie en mains. Je vivais au jour le jour, j'étais très dépressif. Mais je fus bientôt à court d'argent et je n'ai pu trouver de boulot à la va-vite. Alors, dans ma détresse, j'ai commencé à laisser des gens m'enfoncer des trucs dans le cul. Je n'avais encore raconté ça à personne, Ultimo, tu es le premier à qui je le raconte, parce que tu es mon ami. On m'a enfoncé un déodorant à bille, une pince à barbecue, un radioréveil, une nectarine dans le cul, l'accoudoir d'une chaise de jardin pliante, une anthologie de la poésie islandaise, un chargeur de kalachnikov vide, une boîte de pâtée pour chats, le tiroir d'une table de nuit et j'en passe. J'ai gagné beaucoup d'argent de cette façon-là, crois-moi, on gagne beaucoup d'argent de cette façon, mais ce n'est pas bien. Je ne dis pas que c'est mal de se faire mettre des objets dans le cul, ça peut être bel et bien quand on le veut. Mais quand on fait ça pour de l'argent et, qu'en fait, on n'en a pas envie, ce n'est pas bien. À la longue, Ultimo, ça tue le petit oiseau chanteur qui habite dans le nid de notre cœur. Peut-être que je suis conservateur mais je vois les choses comme ça. Enfin, au bout de quelques mois, j'ai trouvé ce boulot à la crêperie, un bon boulot, convenable. Mais on bosse toute la journée et on gagne si peu d'argent qu'on ne peut pas en vivre. Qu'est-ce qu'il faut faire, qu'est-ce qu'il faut faire dans ce foutu monde ? » Là, mon ami Tofdaou fut brusquement interrompu par un bruit puissant, pour que vous sachiez, ça faisait à peu près ça :

Ultimo imite avec sa bouche un bruit d'avertisseur.

Vous avez reconnu ? Non ? Attendez !

Ultimo refait le bruit.

Alors ? Toujours pas ? Attendez, je vais le refaire :

On fait entendre l'enregistrement d'une corne de brume de bateau.

Vous avez reconnu ? La corne de brume d'un bateau, j'imitais la corne de brume d'un bateau ! Vous comprenez ! Soudain voilà un grand navire et il arrivait droit sur notre petit bateau, nous n'avions pas fait attention et ne l'avions tout simplement pas vu arriver dans le crépuscule.

Il était déjà trop tard pour éviter le cargo, notre seule chance était de le prendre à l'abordage. Je le reconnais, je ne peux dire avoir pris ce navire à l'abordage uniquement pour sauver notre peau, j'eus au même moment l'idée d'attaquer ce cargo, mais ça ne veut pas dire que je j'avais uniquement l'intention de prendre le navire à l'abordage pour l'attaquer mais, qu'à ce moment-là, le désir d'attaquer le navire et celui de sauver notre peau étaient indissociables. Vous comprenez ? (C'est un point très important !)

Donc : au moment où le cargo arrivait sur nous, nous le primes à l'abordage. Là, je demande votre compréhension si je ne puis vous en décrire le déroulement exact car le code de déontologie en vigueur parmi nous, pirates somaliens, me l'interdit. Mais sachez tout du moins ceci : il s'agit d'une manœuvre pour ainsi dire incroyable et très intrépide qui requiert un certain savoir-faire. Et c'est aussi ce qui nous fut fatal : Tofdaou, qui n'était pas entraîné, tomba dans les flots lors de la manœuvre. Je ne m'en rendis compte que lorsque je parvins

sur le pont : je me retournai et Tofdaou n'était plus là. Je me penchai pour voir : il n'y avait que les débris de notre petit bateau éparpillés par la mer démontée, mais je ne vis pas de Tofdaou. Mon cœur s'emplit d'horreur, je n'avais pas suffisamment fait attention à mon ami et je me mis à courir sur le navire : « Arrêtez ce navire ! ». Mais personne ne me répondit et je me précipitai dans les couloirs et remontai les escaliers de ce gigantesque navire jusque sur le pont mais il n'y avait personne et j'ai crié, j'ai crié aussi fort que je pouvais mais personne ne répondit. Je me retrouvai seul sur le pont au milieu de toute cette technique mais je ne connaissais rien à ce *hard ware* et à ce *soft ware*, ils n'aient pas été au programme de mes études (ou alors j'ai manqué les cours) – donc une machine, mais alors inconnue, et je ne savais pas comment arrêter ce bateau. J'ai crié au secours au point que mon cœur s'est engourdi de peur. Et l'engourdissement s'est écoulé du cœur pour se répandre dans tout mon corps et j'ai perdu connaissance.

Lorsque je suis revenu à moi, j'étais assis, les mains attachées par des menottes, seul sur le pont d'un navire de la marine hollandaise, il faisait nuit autour de moi. Comme vous le savez, et comme je ne l'ai appris que plus tard par les médias, l'équipage du cargo s'était réfugié dans un espace sécurisé et, de là, avait lancé un appel à l'aide par radio. À la suite de quoi c'est une unité spéciale de la marine hollandaise qui doit avoir pris le cargo d'assaut et (c'est du moins ce qu'il y avait dans les journaux) libérer l'équipage, et moi, qui était étendu sans connaissance sur le pont, j'ai été fait prisonnier.

Et tandis que la vedette hollandaise fendait les flots et qu'au-dessus de moi brillaient des millions et des millions d'étoiles, cela me fit penser à une histoire que ma grand-mère, Kreuka, nous avait racontée, à moi et mon ami Tofdaou quand nous étions encore enfants, sur l'origine du ciel :

« Au commencement tout était ténèbres et n'était point du tout là et Dieu dit : ces ténèbres et ce néant ne suffisent pas. Et Dieu créa une grosse mitrailleuse et il créa un pick-up et il créa une entreprise française qui fabrique des munitions traçantes et installa la mitrailleuse sur la surface de chargement du pick-up et se mit à tirer comme un dingue des munitions traçantes dans les ténèbres et c'est comme ça que le ciel a été créé. »

Et alors que j'étais assis là, sur le pont de ce navire, et que je regardais la mer et le ciel, je ressentis une profonde horreur en moi-même, et je me mis à pleurer comme je n'avais jamais pleuré.

Voilà mon histoire. Je vous prie de me croire, je sais que la réalité de ma condition pour vous Européens peut être étrange et incompréhensible mais je vous prie de me comprendre et de me croire autant que cela vous est possible.

Mon avocat a eu l'amabilité de faire venir de mon pays un certain nombre de pièces à conviction susceptibles d'étayer mon histoire – ce dont je le remercie vivement – et que je voudrais vous montrer brièvement.